

INTERVIEW: MARIE-PAULE BILGER

Marie-Paule Bilger, vous avez fait vos études à Strasbourg, à l'École des Arts Décoratifs (HEAR) et à la Faculté d'Arts Plastiques. Votre atelier se trouve à présent à Mulhouse, au sein de la ruche artistique MOTOCO (MOre TO Come), une ancienne manufacture réhabilitée du site DMC. Dans l'exposition *Des herbes folles* organisée au CEAAC dans le cadre de la Regionale 21, vous présentez deux séries : *Masques de fleurs* et *Les Simples*. Ces œuvres sont liées à cette friche industrielle puisque l'une y a été réalisée lors d'un workshop collectif et l'autre en inventorie les plantes sauvages environnantes.

Pourquoi avoir choisi de présenter ces grandes aquarelles de plantes à l'horizontal, dans des vitrines ?

Grâce à ce parti-pris, le corps du spectateur se conjugue avec celui du botaniste, observant les fleurs, une sorte d'« objectif sol ». Je tiens à remercier particulièrement le régisseur qui a fait un travail remarquable de mise en valeur de cette série.

Comme on l'observe dans plusieurs de vos travaux, le personnel et l'intime nourrissent votre démarche. Vous avez visité de nombreux jardins botaniques, et le monde végétal est un élément récurrent dans vos œuvres. Votre intérêt pour ce dernier est-il plutôt d'ordre esthétique ? Philosophique ? Militant ?

C'est tout ceci à la fois. J'ai passé beaucoup de temps enfant à m'ennuyer dans le jardin familial, à observer les insectes, ou bien à la bibliothèque de Mulhouse pour parcourir les livres de Jean-Henri Fabre sur ses souvenirs entomologiques. J'ai surtout eu la chance de découvrir la botanique avec des étudiants en biologie végétale. Nous allions sur le terrain : dans les Alpes, faire de la randonnée et de l'escalade tout en nous intéressant à la nature du sol, aux plantes et à la géologie. Ils m'ont appris à lire le paysage et la nature du terrain au travers des plantes.

Ensuite est venu le temps d'une forme de militantisme à travers des collectifs.



Marie-Paule Bilger, *Les Simples* (série), 2020, aquarelle sur papier, 100 x 69 cm

Des visites de jardins m'ont également beaucoup marquée : le Jardin botanique de Strasbourg, le Jardin des Plantes à Paris, et récemment ceux de Cluj et Napoca en Roumanie. Bien sûr, celui de Mulhouse est aussi remarquable. Ce jardin botanique et zoologique est né en septembre 1868, à l'initiative d'un groupe d'industriels philanthropes : les capitaines de la Société Industrielle de Mulhouse. C'est l'un des plus anciens zoos de France.

Côté philosophie, je citerais volontiers Jean-Pierre Dupuy (*Pour un catastrophisme éclairé*) et Jean-Jacques Rousseau, qui entrepris la réalisation d'un herbier composé de plantes récoltées en Ile-de-France pour la fille de l'une de ses amies. Comme j'ai un peu de mal à lire Kant dans le texte, les différents podcasts des *Chemins de la philosophie* (France Culture) à son sujet m'ont beaucoup plu. Enfin, je citerais volontiers *L'herbier des philosophes* de Jean-Marc Drouin.

En ce qui concerne l'esthétique, j'ai pensé à Dürer et ses planches d'herbier, cette filiation rhénane que je porte dans mon musée imaginaire.

Comment la crise sanitaire actuelle a-t-elle impacté votre pratique artistique ? Un des effets induits que l'on peut observer est un répit

momentané pour la biosphère. Cela a-t-il ravivé chez vous votre engouement pour la nature ?

Ce travail a débuté en juin 2019. Sans vouloir tomber dans le pessimisme, j'avais depuis longtemps un pressentiment d'effondrement de la société. Je me suis intéressée à la collapsologie, qui est un courant de pensée transdisciplinaire apparu dans les années 2010 qui envisage les risques d'un effondrement de la civilisation industrielle et ses conséquences.

J'avais décidé de faire un inventaire de la biodiversité sur cette friche DMC, mais à ma manière : un peu scientifique mais pas trop, poétique, libre, engagé, grave et léger. D'un autre côté, cette crise sanitaire a provoqué un repli sur moi et le travail s'est développé dans une autre dynamique: le travail sur la numérisation et les vidéos.

La danse fut votre premier engagement artistique : a-t-elle influencé ou influence-t-elle encore aujourd'hui votre travail plastique ? Certaines de vos vidéos révèlent notamment des similitudes troublantes avec une approche chorégraphique du corps et de l'espace...

Je ne m'en rends pas compte. Je sais que je n'ai pas exploré toutes les possibilités et cela me réjouit.



Marie-Paule Bilger, *Les Simples* (série), 2020, aquarelle sur papier, 100 x 69 cm, vue d'exposition *Des herbes folles*, CEAAC, ©R. Görden

En parlant d'évolution, comment en êtes-vous venue à l'usage de la vidéo ? Cette dernière semble presque toujours étroitement liée à votre travail de peintre, voire même en être l'extension...

En 2011, j'ai travaillé sur des danseurs de tango et un ami m'a dit: "Tu pourrais faire une vidéo avec ça". J'ai suivi son conseil. J'ai la chance d'avoir une équipe de rêve, la "team's family" : Jean-Baptiste et Pierre Friquet, mes deux fils, sont réalisateurs et artistes jusqu'au bout des doigts. Un nouveau terrain de jeu s'est ouvert et par curiosité j'en explore les diverses possibilités.

La peinture sous verre et l'animation image par image ont-ils été déterminantes ?

La peinture sous verre n'a pas été déterminante. C'est l'animation image par image qui marque un point de départ en 2011, en correspondance au travail plastique. Ensuite j'ai filmé, utilisé l'ipad pour réaliser une vidéo... En fait, j'expérimente à chaque fois.

Où en êtes-vous de votre projet de vidéo s'inspirant de la série *Masques de fleurs* que vous avez exposée au CEAAC ?

Elle est réalisée :
<https://vimeo.com/485981947>

La danse, la vidéo, les masques... On pourrait s'attendre à ce que la performance soit l'un de vos moyens d'expression, cela est-il le cas ? Y avez-vous déjà pensé ?

Oui et je l'ai abordé quand j'ai travaillé sur le cerf, j'ai fait une performance.

Un long corpus d'œuvres intitulé *Chaos* illustre bien la manière que vous avez de vous présenter comme « passeuse d'images et d'histoires ». Ce titre se réfère tant à votre histoire personnelle qu'à l'Histoire - avec un grand H- celle des guerres et révolutions intervenues depuis le 11 septembre 2001... Comment ce projet est-il né ? Est-il clos ?

Ce projet est né suite à la découverte d'un cahier de 1941 dans ma maison familiale. Ce cahier est devenu une vraie boîte de Pandore. Quelqu'un, mais je ne sais pas qui, avait découpé des images de la guerre, les avait collées et annotées. Les images datent de février à avril 1941 et montrent principalement Londres en guerre.

Je n'ai pas vécu la guerre mais mes parents en parlaient tout le temps. J'avais oublié toutes ces histoires et avec l'arrivée des événements du 11 septembre 2001, les tours jumelles de New York qui tombent, la guerre en Afghanistan, tout ce que j'avais



Marie-Paule Bilger, *Masques de fleurs* (série), 2020, photographie numérique, 21 x 33 cm

entendu dans mon enfance est revenu: la montée du racisme, du chômage et de l'insécurité.

J'ai entamé un travail de mémoire sur cette période en m'inspirant de ce cahier, pour laisser des traces. Quels sont nos combats ? Où va le monde ? Ce projet n'est pas clos, il est en suspens.

Vous y évitez le piège du voyeurisme et du sensationnel, en livrant des peintures neutres mais sensibles. Vous focalisez avec justesse sur des aspects comme la délivrance et l'espoir, avec une pointe d'ironie parfois... Comment envisagez-vous la bonne distance critique, voire éthique ou émotionnelle (cf. le pathos) à adopter lorsqu'on évoque des sujets aussi délicats que la guerre ?

Quand je décide de démarrer un travail plastique je fais des recherches: qui a déjà travaillé sur ce thème et comment. Cela me permet de me poser les questions : que veux-je dire ? Comment je me situe ? Est-ce une illustration ? Est-ce décoratif ? Qu'est-ce que je vais apporter de particulier ? Je garde en moi ce désir de documenter, car un document permet de prendre une distanciation. La question est alors: comment vais-je exploiter ce document et le mettre en scène ? Quelle propagande porte-t-il ?

Cette constellation de questions me permet d'avancer et de produire du sens.

Cette série au long cours montre aussi l'aspect protéiforme de vos réalisations : dessin, peinture sur papier et sous verre, broderie, vidéos, installation. Avez-vous encore de nouvelles techniques en gestation ? Leur utilisation semble plus être dictée par le propos qu'une fin en soi ? Avez-vous par exemple réutilisé la broderie en dehors de cette série ?

Je suis toujours tentée par un challenge : en ce moment je m'initie à la réalité augmentée à l'aide de tutoriels.

Oui j'ai utilisé la broderie: j'ai brodé avec du fil DMC des fleurs séchées sur du papier pour un « vrai » herbier plutôt que de les coller, et j'ai aussi fabriqué des petites pièces brodées juste comme ça.

Pour finir pourrions-nous dire qu'une certaine empathie avec le monde est le dénominateur commun de votre travail ?

Complètement en empathie ! Mais cela ne m'a pas toujours servi dans ma vie personnelle. Avec le temps je le considère plutôt comme un avantage: c'est une force de création.

> Entretien proposé par
Gérald Wagner et Philippe
Felix-Geoffray dans le cadre de
l'exposition *Des herbes folles*,
présentée au CEAAC du 15.01.21
au 16.05.21

> Site de l'artiste :
www.mariepaulebilger.fr

Marie-Paule Bilger, *Flower + Et comme disait Kant*, vidéo (capture d'écran), 2020

